Georges Gusdorf ou le secret de la découverte de soi

Georges Gusdorf or the secret of self-discovery

Georges Gusdorf oder das Geheimnis der « Selbstentdeckung »

François Genton

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/leportique/3962>

DOI : 10.4000/leportique.3962

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2013

Pagination : 111-122

ISBN : 9782816332246

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

François Genton, « Georges Gusdorf ou le secret de la découverte de soi », *Le Portique* [En ligne], Cahiers du Portique n°13 | 2013, document 6, mis en ligne le 01 décembre 2021, consulté le 08 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/3962> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.3962>

Ce document a été généré automatiquement le 8 janvier 2022.

Tous droits réservés

Georges Gusdorf ou le secret de la découverte de soi

Georges Gusdorf or the secret of self-discovery

Georges Gusdorf oder das Geheimnis der « Selbstentdeckung »

François Genton

- 1 Homme de communication écrite et orale, Georges Gusdorf a été aussi l'homme du secret. Ce paradoxe apparent, qui est au cœur de sa pensée, mais aussi de son attitude devant la vie, se manifeste de manière éclatante durant cinq longues années de captivité dans les OFLaG du centre et du nord du Reich. Il impressionne par sa culture les officiers français qui l'ont alors connu et, plus encore, par sa capacité à transmettre et à organiser des activités publiques, cérémonies religieuses protestantes et œcuméniques, conférences, lectures collectives, cours, mais aussi à inciter ses camarades à s'entraider et à suivre son exemple. Cette activité publique, qui est une construction de soi dans l'action, peut être réalisée dans les difficiles conditions de promiscuité d'un camp de prisonniers parce qu'elle a un autre versant, intime, la lecture, la réflexion et l'écriture. La personnalité de Georges Gusdorf repose sur une base ferme : des principes moraux, le penser juste d'un parfait honnête homme – et le secret. Dans *La Découverte de soi*, la thèse de doctorat soutenue en 1946 sous la « direction » bienveillante de Gaston Bachelard, publiée en 1949 mais rédigée en grande partie durant les années de captivité, Georges Gusdorf distingue trois types de secret : d'abord le secret de notre inconscient (celui que la psychanalyse tente de décrypter), ensuite la « part réservée de la personne », un secret conscient qui est illusoire, puisqu'il finit toujours par être percé, et enfin un secret essentiel, celui qui nous fait singulier, incommunicable totalement à autrui et à nous-même. La « part réservée de la personnalité », pour illusoire qu'elle soit, a été importante pour Georges Gusdorf. Cet homme qui a consacré une grande partie de son importante œuvre à la réflexion sur l'« écriture de soi » – et qui a tenu lui-même un journal intime dès l'adolescence – n'a pas laissé d'autobiographie personnelle, mais des mémoires où s'expriment l'intellectuel, le professeur, le citoyen et où n'apparaissent pas l'homme privé, le fils, le mari, le père et le grand-père qu'il a été. L'hommage qui est ici rendu au penseur de

l'autobiographie, s'il commence par un hommage à l'honnête homme fondé sur la lecture de ses mémoires, se doit de respecter ce silence.

- 2 Les *Mémoires intempestifs* de Georges Gusdorf n'ont pas pu paraître du vivant de l'auteur, sans doute en raison de remarques polémiques à l'égard de philosophes contemporains qui ont cédé à la tentation du pétainisme sans que cela nuise en rien à leur carrière, voire au prestige qu'ils purent tirer de leur position ultérieure de bien-pensants « progressistes ». La souplesse intellectuelle et le goût des modes font horreur au mémorialiste qui commence par rendre hommage à Emile Bréhier et surtout Léon Brunschvicg, tout en admettant l'aspect illusoire du « millénarisme ingénu » de ses « bons maîtres ». Pour sa génération, le « Progrès », ce furent les crises, les dictatures, deux guerres mondiales, des massacres sans précédent, l'invasion de la vie par la technique, « dénaturation » et « déshumanisation », des phénomènes que la philosophie de la Sorbonne permettait moins de penser que le romantisme (allemand) qui, selon Georges Gusdorf, a voulu préserver face aux excès de la Révolution française la « conscience humaine », « petit domaine fragile aux contours indécis, flottant sur un océan animé par des courants contraires » en réhabilitant « la tradition d'Occident, y compris les grandes œuvres du Moyen Âge et de la Renaissance ». L'« affirmation fondamentale » du romantisme allemand « pourrait se résumer en termes simples dans l'idée que la réalité humaine en sa spécificité possède un droit de priorité sur les réalités matérielles ou sur l'ordre politique. [...] La poésie, l'art, la foi, sont des attestations de l'authenticité humaine, aussi valables, et davantage, que les schémas décharnés de la science de Newton ». Le romantisme permet donc, selon Georges Gusdorf, à la conscience de s'ancrer et de résister à toutes les tentations contraires à la raison et à l'humanité.
- 3 Certains aspects de la pensée de Georges Gusdorf peuvent prêter à discussion, la vision idéalisée d'un romantisme allemand (qui a rompu avec l'universalisme des Lumières) et le constat d'échec des Lumières (qui ne tient pas compte du fait que la Terreur viole les principes d'une morale éclairée). Autant, sinon davantage, qu'au romantisme allemand, il faut sans doute rattacher la pensée de Georges Gusdorf à la *Geistesgeschichte* de Wilhelm Dilthey, une philosophie qui est au confluent de pensées multiples, les philosophies de Hegel et de Nietzsche et l'herméneutique protestante. Il s'agit de démarquer les « sciences de l'esprit » de celles de la nature et de montrer que ces sciences, qui étudient le devenir de l'esprit humain dans son historicité, permettent de comprendre l'homme en tant que sujet de l'histoire dans son évolution, sans jamais prétendre aboutir à l'explication modélisatrice qui est celle des sciences exactes. Les sciences de l'esprit placent l'homme au centre – l'homme et non des idées abstraites ou des appareils politiques ou économiques. En d'autres mots, en ancrant la conscience humaine dans l'histoire, Georges Gusdorf ne renonce pas aux valeurs humanistes transmises par ses maîtres. Et c'est au nom de ces valeurs qu'il condamne les personnes qui ont pu lui nuire au cours de sa carrière universitaire, « apparatchiks » [...] « que l'on retrouve postés à tous les points stratégiques de la jungle universitaire »... et d'autres jungles, bien plus redoutables, nous permettrons-nous d'ajouter.
- 4 Normalien, agrégé de philosophie, Georges Gusdorf est mobilisé au début de la Deuxième Guerre mondiale. Ancien scout dans la région de Bordeaux, il s'adapte parfaitement à l'armée, jusqu'au « désordre sanglant et inutile » de la campagne de 1940. Il est fait prisonnier dans le Loiret et commence ses cinq années de captivité. « Aux environs de Pâques 1944 », lors de la lecture de la parabole du semeur dans la

petite communauté protestante de Montwy (Oflag 10) en Silésie, il fait avec les autres croyants une expérience collective qui évoque l'expérience mystique individuelle que les piétistes appelaient « percée » (*Durchbruch*) : « À un moment impossible à préciser [...] se produisit une accélération de la vie spirituelle, promue à une intensité plus haute. [...] L'atmosphère avait changé ; tout était neuf, l'impossible devenait possible, comme si le surnaturel devenait naturel, comme si le Ciel visitait la terre. Saison de grâce ». De même que l'expérience individuelle et intime de la « percée » est à l'origine de l'autobiographie moderne, l'expérience de cette percée « collective » et publique semble confirmer la vocation de Georges Gusdorf à être le penseur de la « découverte de soi ».

- 5 Répétiteur (« caïman ») à l'ENS à son retour de captivité, Georges Gusdorf entame en 1948 sa carrière à l'université de Strasbourg, où il succède à Georges Canghilhem. Il observe avec méfiance l'évolution de l'Enseignement secondaire et supérieur, dénonçant dans les années 60 l'université de masse et surtout les exigences de « l'appareil politico-administratif ». Au début des années 1960, il rencontre même – mais en vain – le ministre de l'Education nationale du général de Gaulle Christian Fouchet et publie deux livres sur la question de l'enseignement. Dans *Pourquoi des professeurs. Pour une pédagogie de la pédagogie*, en 1963, il dénonce avec lucidité des tendances qui n'en finissent pas aujourd'hui d'enfoncer notre système scolaire et universitaire dans la profondeur des classements internationaux :

La faute du pédagogue usuel, c'est qu'il ne doute pas de lui-même. Détenteur de la vérité, il se propose seulement de l'imposer aux autres par les techniques les plus efficaces. Il lui manque d'avoir pris conscience de soi ; d'avoir l'épreuve de sa propre relativité à l'égard de la vérité et de s'être remis soi-même en question. L'obscurantisme pédagogique cherche asile et refuge dans la technicité. [...] Le pédagogue transforme sa classe en un atelier qui travaille au rendement ; il entretient sa bonne conscience à force de graphiques et de statistiques savamment dosés...

- 6 Après 1968 (« Je ne me suis jamais remis du désastre de 1968 ») Georges Gusdorf trouvera un certain temps refuge au Québec. Mais, dès le départ, il savait que l'enseignement « ne serait donc jamais qu'un second métier », le premier étant celui d'écrivain. Si les quatorze volumes de son ouvrage *Les Sciences humaines et la pensée occidentale* (1966-1988) représentent sans doute l'aspect central d'une œuvre substantielle, la « connaissance de soi » est « le point origine d'où procède tout le reste ».
- 7 Georges Gusdorf se réfère souvent à l'historien de l'autobiographie Georg Misch (1878-1965), gendre et disciple de l'initiateur de la *Geistesgeschichte* Wilhelm Dilthey. En 1900 l'académie des Sciences de Berlin forma le souhait que l'on composât une « histoire de l'autobiographie au sens le plus strict du mot (à l'exception de tous les mémoires) ». En 1904 Georg Misch fournit trois volumes manuscrits traitant de l'antiquité, du Moyen Âge, de la Renaissance et du Baroque et enfin des XVIIIe et XIXe siècles. La publication s'étendit sur plus de six décennies. Le dernier volume parut en 1969, quatre ans après la mort de l'auteur. Il traite de la période qui s'étend de la Renaissance au XIXe siècle et reprend le troisième volume manuscrit de 1904. Ainsi le dernier tome de l'entreprise titanesque de Georg Misch correspond-il à l'état de rédaction le plus ancien – une constatation que la conclusion de l'ouvrage ne peut que confirmer : l'auteur s'y pose la question de l'avènement d'une nouvelle forme artistique d'autobiographie qui serait à la hauteur de la plus grande œuvre dans le domaine des

mémoires, à savoir *Pensées et Souvenirs* du chancelier Bismarck – un détail significatif à plus d'un titre et dans lequel se concentre tout l'espoir d'assimilation d'un intellectuel juif allemand du début du XXe siècle. Décoré pendant la Première Guerre mondiale, Georg Misch fut chassé pour raisons « raciales » par les nazis de la chaire de philosophie qu'il occupait à Göttingen depuis 1919. Il partit pour l'Angleterre en 1939 et fut réhabilité et rétabli dans ses droits à son retour en juillet 1946, avant de prendre sa retraite : Georg Misch ne fut en position de former des étudiants et des docteurs que durant 16 années de sa longue vie, entre 1919 et 1935. Sa vision du « genre » autobiographique est généreuse : « Presque aucune forme ne lui est étrangère », l'autobiographie est une « extériorisation de la vie » (*Lebensäußerung*) que l'on retrouve dans tous les genres, de la plaidoirie aux mémoires, en passant par la poésie et le drame. Certes, poursuit-il, il a fallu attendre la fin du XVIIIe et le début du XIXe siècle pour que se fixe un genre nouveau, avec Rousseau et Goethe, et que le terme « autobiographie » commence à s'imposer. En fidèle disciple de Dilthey, Misch voit dans les Lumières un mouvement d'émancipation de l'esprit humain et la manifestation d'un intérêt quasi-scientifique de l'homme pour lui-même. Au siècle suivant, note-t-il, le développement de l'autobiographie va de pair avec celui des sciences (*Wissenschaften*) que sont désormais la psychologie et l'histoire. Il n'en reste pas moins que l'autobiographie, en tant qu'elle correspond à un besoin de s'exprimer et de susciter l'intérêt bienveillant des autres hommes, a un caractère « protéiforme » qui est de tous les temps historiques. Et l'ouvrage de Misch, sur la base d'une érudition étonnante, suit à la trace l'évolution du genre, de l'antiquité égyptienne à la fin du XIXe siècle. Dans le dernier volume, qui est aussi d'une certaine manière le premier, Jean-Jacques Rousseau (p. 831-874) et Goethe (p. 917-955) ont droit aux développements les plus longs : *Les Confessions* sont davantage l'aboutissement d'un processus de sécularisation de l'étude de soi protestante, tandis que Goethe a vraiment, selon Misch, réalisé le projet nouveau de l'autobiographie en tant que description de la formation d'une personnalité, à partir de données congruentes, tirées du réel, mais aussi d'un imaginaire assumé dans le titre même de l'ouvrage (*Dichtung und Wahrheit* : le mot *Dichtung* signifie poésie, mais aussi imagination, invention, etc.). Misch, prudemment, laisse ouverte la possibilité d'un progrès de l'autobiographie après Goethe : il faudrait alors créer une nouvelle forme sur la base d'une nouvelle interprétation du monde et de la vie.

- 8 Georges Gusdorf a dédié de 1948 (*La Découverte de soi*) à 1991 (2 volumes de *Lignes de vie* : *Les écritures du moi* et *Auto-Bio-Graphie*) une grande partie de sa vie de penseur et d'auteur à la pensée de la connaissance, puis du « récit » de soi. Le premier chapitre de *Lignes de vie*, plaisamment intitulé « Résumé des chapitres précédents » rappelle l'expérience quasi-mystique du printemps 1944 et s'en prend à une approche formaliste des « écritures du moi » :

Figures fugitives sur le sable et sur l'eau de la vie, les écritures du moi exposent des attestations de la présence humaine sur la terre des vivants, indissociables des cycles et rythmes de la conscience individuelle et de la conscience communautaire qui se prononcent à travers elle. Abstraire la parole écrite de son contexte spirituel, la désincarner pour l'examiner sur le mode de l'absence, afin de parvenir à l'exposé d'un univers du discours axiomatisé selon l'ordre de l'universalité mathématique, c'est lâcher la proie pour l'ombre.

- 9 Durant les trois dernières décennies de sa vie Georges Gusdorf a en effet mené une véritable polémique contre le concept de pacte autobiographique proposé par Philippe Lejeune à partir des années 1970. C'est quasiment un hasard qui le poussa à s'intéresser

de plus près au genre de l'autobiographie. Dans le « résumé des chapitres précédents » de 1991 le philosophe français note le tournant que représenta pour sa réflexion la contribution intitulée « Conditions et limites de l'autobiographie » qu'il inséra en 1956, à la demande de son ami Erich Haase, spécialiste du Refuge huguenot au Brandebourg, dans un recueil d'hommage allemand. D'une certaine manière la pensée de Gusdorf, qui puisait à d'autres sources, avait fini par rejoindre l'approche de la *Geistesgeschichte*, dont il a déjà été question. Dans son texte de 1956, Georges Gusdorf distingue deux fonctions dans l'autobiographie : d'un côté le « récit de vie », de l'autre la « théodicée de l'être personnel », la tentative de donner un sens à cette vie. L'autobiographie n'est donc pas seulement tournée vers le passé ; par son « arrangement », par les licences qu'elle se permet envers le réel, elle révèle un projet, une façon d'être, un style de vie. Au fond, semble suggérer Georges Gusdorf, l'autobiographie est moins un récit que l'illustration d'une vision de l'individu et de l'humanité à un moment donné.

- 10 Philippe Lejeune, auteur de *L'autobiographie en France*, a inséré en 1971 ce texte dans l'anthologie par laquelle se termine son ouvrage. Dans la 2e édition, en 1998, « le format de la collection » ne permettant « pas de reprendre » ce texte, il se contente de renvoyer aux deux volumes publiés « en 1990 » (*sic*), c'est-à-dire aux deux volumes de *Lignes de vie*. Est-ce à dire que de 1956 à 1991 la pensée de Gusdorf n'a pas évolué ? Un tel jugement (implicite) nous semble injuste. Certes, les deux volumes de *Lignes de vie* ne sont pas construits de manière systématique : le premier, fait, aux dires mêmes de l'auteur, « d'analyses et de digressions » tente un historique de l'autobiographie, qui prolonge, tout en s'y référant, l'étude de Misch jusqu'aux dernières décennies du XXe siècle, mais sur la base d'un corpus français, le second insiste sur « *graphein* » dans *auto-bio-graphie* : c'est par l'écriture que l'on vit pour soi : « J'écris, donc je suis ». Dans le « résumé des chapitres précédents » Gusdorf insiste précisément sur sa découverte de Georg Misch, de l'école historique allemande dans laquelle il englobe des auteurs aussi différents, comme il le reconnaît, que Dilthey, Cassirer et Groethuysen, déplorant qu'en France leurs « textes n'[aient] jamais été accueillis comme ils le méritent » et que la « science nouvelle » qu'on appelle en France « histoire des mentalités » soit une « antiquité au-delà » du Rhin... A l'autobiographie de Goethe, pour lui aussi exemplaire que pour Misch, il oppose « l'autobiographie de masse », par exemple tel « cahier rédigé par un artisan du faubourg Saint-antoine », peut-être une allusion au *Journal de ma vie* de Jacques-Louis Ménétra (1738-1812), édité en 1982 par Daniel Roche. Les deux volumes ne font en réalité qu'exprimer une longue protestation contre la vision selon Gusdorf purement « mathématique » et désincarnée de l'autobiographie que les études et les livres de Philippe Lejeune ont imposée dans les facultés de lettres de France depuis les années 70. Il serait ici fastidieux de relever toutes les allusions ou attaques ouvertes que l'on rencontre dans les deux volumes et il suffira de noter que l'ouverture des deux volumes parle des « égarements de la critique contemporaine dont je voudrais mettre en évidence les néfastes ignorances ».
- 11 Il s'agit d'une opposition déjà ancienne dont on peut se faire une idée exacte dans les actes du colloque sur l'autobiographie organisé le 25 janvier 1975 à la Sorbonne par la Société d'Histoire Littéraire de la France. La manifestation s'ouvre sur un exposé de Philippe Lejeune intitulé « autobiographie et histoire littéraire », dans lequel l'auteur expose sa théorie du « pacte autobiographique » (identité auteur-narrateur-

personnage) en discutant les théories critiques en vogue, des formalistes russes et de Northrop Frye à l'esthétique de la réception de Jauss avant d'esquisser deux projets :

- « étudier la constitution de la « littérature personnelle » en France au XIXe siècle » ;
- « étudier la structure actuelle de nos horizons d'attente ».

12 Se posant la question de l'historicité du phénomène, l'auteur conclut vaguement sur une corrélation, qu'il faudrait questionner, entre « développement de la littérature autobiographique » et « montée d'une nouvelle classe dominante », à savoir la bourgeoisie.

13 La discussion qui suit s'ouvre sur une longue et polémique réaction de Georges Gusdorf :

On n'a jamais senti que l'autobiographie, c'était un homme qui mettait sa vie en cause. [...] Nous avons vu uniquement des genres qui fonctionnaient [...] je me suis dit que l'on n'est pas pour rien dans la vieille Sorbonne où la querelle des Universaux avait déjà opposé pas mal de gens, se demandant de quoi ils parlaient.

14 Georges Gusdorf reproche ensuite à Philippe Lejeune de limiter l'autobiographie à l'époque qui suit Jean-Jacques Rousseau (« Qui peut permettre de se dire qu'il n'y avait pas d'individu au Moyen Âge ? ») et d'ignorer l'histoire de Georg Misch (à qui Philippe Lejeune reproche dans son exposé d'« envisager des civilisations très éloignées de la nôtre »). Philippe Lejeune répond qu'il ressent un intérêt personnel pour l'autobiographie (qui est donc pour lui un genre bien vivant) et avoue qu'il n'a de Misch qu'une connaissance bien imparfaite, puisqu'il n'a pu lire que la traduction anglaise de l'histoire de l'autobiographie dans l'antiquité. Dans sa contribution, Georges Gusdorf s'en prend dès le début à cet intérêt porté à l'autobiographie par une époque qui par ailleurs proclame « la mort de l'homme », allusion transparente à Michel Foucault (et peut-être aussi à Louis Althusser), dont Georges Gusdorf fut le « caïman » à l'Ecole Normale Supérieure. Il conteste la représentation d'un genre qui naîtrait avec Rousseau. Dans son exposé Philippe Lejeune nuançait lui-même cette thèse, qu'il avait avancée dans son livre de 1971, en établissant la filiation entre Jean-Jacques Rousseau et les protestants observateurs de soi du XVIIIe siècle. *Les Confessions* de Rousseau ont « fait date », mais n'ont pas inventé l'autobiographie. Gusdorf décrit le processus de « sécularisation » du récit de soi et montre que l'« apologétique religieuse cède la place à une apologétique personnelle » et que, parallèlement, l'autobiographie devient un genre littéraire.

15 Dans la colère qui ne cessa de l'animer jusqu'à sa mort, Georges Gusdorf ne voulut pas voir que la position de Philippe Lejeune restait ouverte. Certes, le concept de « pacte autobiographique » définissait des critères contraignants pour un objet construit *a priori* et nommé « autobiographie », mais Lejeune, loin de s'interdire toute réflexion historique, l'appelait même de ses vœux. Il n'en reste pas moins que, plus de trente ans après cette polémique, il faut bien constater que l'approche « poétologique » l'a emporté en France sur l'approche historique : la discussion porte sur l'adéquation ou non de concepts formels (autobiographie, autofiction, etc.) et l'approche historique ne semble pas avoir progressé. On serait même tenté de noter une certaine limitation à la sphère nationale, ce qui devrait en soi soulever des problèmes d'ordre théorique : est-il envisageable que l'autobiographie se soit limitée au territoire et à la culture de ceux qui se disent spécialistes de « l'autobiographie » en soi ? Est-il possible de s'intéresser à l'écriture de soi en se limitant au seul horizon de la littérature française ? Philippe Lejeune, conscient des limites de son étude, intitulait *L'autobiographie en France* un livre

qui cite très peu d'œuvres étrangères. D'autres monographies françaises, plus récentes, prétendent traiter du genre en se contentant de 3 ou 4 pages sur l'autobiographie ailleurs qu'en France (!). Autrement dit, en l'absence d'une histoire en français de l'autobiographie, il vaudra mieux se tourner vers les livres de Gusdorf ou, si on lit l'allemand, vers la somme de Misch, si l'on veut se faire une idée de l'évolution de « l'écriture de soi » jusqu'au XIXe siècle.

- 16 Sur le plan intellectuel, il faut noter l'attachement de Georges Gusdorf à une vision lucide de l'homme, qui est conditionné par son corps et le monde dans lequel il vit, mais qui est aussi capable de se détacher de ce déterminisme et de produire des œuvres où se manifeste sa liberté. Ces œuvres ne peuvent être réduites à des schémas formels, elles expriment un être personnel et un univers que l'on ne pourra jamais dévoiler entièrement et qui varient en fonction des individus, mais aussi des époques. On ne peut s'empêcher, en conclusion, de penser que le relatif isolement de Georges Gusdorf, constatable dans la discussion qui suit les contributions du colloque de 1975, est imputable en grande partie à une position intellectuelle spécifique : Gusdorf, c'était d'une certaine façon la présence anachronique du romantisme allemand et, plus encore, de la *Geistesgeschichte* dans l'univers de la critique universitaire française des années 60 et 70, où se combinaient de manière assez schématique et instable le formalisme, le structuralisme et le marxisme. La discussion sur l'autobiographie était une réplique de la célèbre polémique qui opposa en 1965 le spécialiste de Racine Raymond Picard à Roland Barthes. Malgré un incontestable talent de pamphlétaire et de solides arguments, le professeur à la Sorbonne, auteur de *Nouvelle critique, nouvelle imposture*, ne put empêcher le triomphe de ceux qui représentaient, selon l'analyse de Pierre Bourdieu, « les plus intellectuels des journalistes et les plus journalistes des intellectuels ». La référence encore obligée de nos jours à la French Theory dans le discours des jeunes chercheurs du IIIe millénaire ne donne pas vraiment tort à Gusdorf lorsqu'il mettait en garde contre l'application d'une méthode scolastique desséchante à ces objets si riches que sont les œuvres d'art littéraires. Ces dernières semblent n'avoir plus rien à nous dire, surtout quand elles ne sont pas strictement contemporaines, et on leur préférera désormais, dans les manuels et les programmes de formation des maîtres, toutes sortes de documents plus « utiles », plus « pertinents », interviews, éditoriaux, articles, dessins et photographies de presse, graphiques, statistiques, dépliants touristiques et publicitaires, etc., en tant que « documents authentiques » de même que le maître, loin d'avoir à transmettre une culture, une manière d'être au monde, se limitera à s'approprier un savoir-faire technique et le jargon des textes « officiels ». Georges Gusdorf avait pressenti ces évolutions, qui concernent aussi les universitaires dont, dans beaucoup de disciplines, l'une des principales fonctions était de former des professeurs de l'enseignement secondaire. Il aura eu le bonheur de se soustraire à la douleur de Cassandre en écrivant. C'est en citant assez longuement *Les Mots* de Jean-Paul Sartre, son aîné de sept ans et prédécesseur à l'Ecole Normale Supérieure, qu'il clôt en 1991 *Auto-bio-graphie*, le 2e volume de *Lignes de vie* :

Lorsque Sartre, aveugle, dut renoncer à écrire, il ne sera plus, pendant ses dernières années, qu'un mort vivant. Sa vie s'était confondue avec l'écriture : « J'ai désinvesti mais je n'ai pas défroqué : j'écris toujours, écrit-il à la fin des *Mots*. Que faire d'autre ? *Nulla dies sine linea*. C'est mon habitude et puis c'est mon métier. Longtemps j'ai pris ma plume pour mon épée : à présent je connais mon impuissance. N'importe, je fais, je ferai des livres ; il en faut, cela sert tout de même. La culture ne sauve rien ni personne. Mais c'est un produit de l'homme ; il s'y projette, s'y reconnaît ; seul ce miroir critique lui offre son image. »

RÉSUMÉS

F. Genton montre à quel point la conception autobiographique de G. Gusdorf est redevable aux notions de vie et d'histoire définies par Dilthey et mises à l'épreuve de l'écriture autobiographique par son gendre G. Misch. Mais il souligne l'importance de ce genre littéraire qui a, contrairement aux idées reçues de P. Lejeune, d'une part, accompagné l'histoire de la pensée antique, médiévale, moderne et contemporaine et, d'autre part, servi de fil conducteur à l'ensemble de la recherche intellectuelle de G. Gusdorf.

F. Genton shows to what extent Gusdorf's autobiographical approach is indebted to the concepts of life and history defined by Dilthey and put to the test of autobiographical writing by his son-in-law G. Misch. However, he stressed the importance of this literary genre which, contrary to what Pierre Lejeune's may believe, has on the one hand, been part and parcel of the history of ancient, medieval, modern and contemporary thought and, on the other hand, served as a guideline to Gusdorf's intellectual quest.

Jahrzehntelang hat sich Georges Gusdorf mit der Gattung « Autobiographie » als Philosoph befasst. Dabei berief er sich vor allem auf Georg Mischs Schriften und indirekt auf Wilhelm Diltheys « Geistesgeschichte ». Gusdorfs historisches und humanistisches Denken war gegen einen als lebensfremd verurteilten technisch-strukturalistischen Ansatz gewandt, zum Beispiel gegen die in den 1970er Jahren modische Theorie des « autobiographischen Paktes ». Da dieser technisch-formalistische Ansatz heute in Frankreich weite Teile der Geistes- und Sozialwissenschaften bis hin zur Lehrerbildung beherrscht, regen Georges Gusdorfs Schriften zu einem kritischen und kreativen Umgang mit unserer Gegenwart an.

AUTEUR

FRANÇOIS GENTON

François Genton, né en 1955, scolarité et études à Nancy, puis à l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud. Lecteur de français à l'université de Ratisbonne, professeur agrégé d'Allemand en Lorraine. Depuis 1990 professeur à l'université de Grenoble. Auteur de *Des beautés plus hardies*. Le théâtre allemand dans la France de l'ancien Régime (2000) et de nombreuses études sur la littérature, le cinéma et la chanson en Allemagne. **Site** : <http://w3.u-grenoble3.fr/ilcea/ceraac/spip.php?breve4>